

Miguel Benasayag, *Abécédaire de l'engagement*, Paris, Bayard, 2004

Hans Cova

Volume 15, numéro 2, printemps 2005

Cultures ou mondialisation?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801299ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801299ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cova, H. (2005). Compte rendu de [Miguel Benasayag, *Abécédaire de l'engagement*, Paris, Bayard, 2004]. *Horizons philosophiques*, 15(2), 139–141.
<https://doi.org/10.7202/801299ar>

Miguel Benasayag, *Abécédaire de l'engagement*, Paris, Bayard, 2004

Je suis tout entier une nostalgie, non pas une
nostalgie de ce qui fut ou de ce qui sera mais
une nostalgie du présent.

Pessoa.

Si depuis quelques années, sous la bannière altermondialiste d'une lutte pour une authentique démocratie, prolifèrent les bréviaires de l'engagement social, force est de constater que cette notion, victime de l'actuel nihilisme — ce «point de vue de nulle part» servant de «prétexte pour mieux obéir aux lois du marché» (p. 195) —, ne va, hélas, plus de soi. Fort d'une conscience historique ayant fait un pas de plus vers son aliénation, l'individu contemporain prétend désormais vivre dans cette illusion — en érigeant paradoxalement son existence sur ses désillusions progressives — d'être séparé du monde, dominé par une technique anthropophage qui annule tout enracinement temporel; désespéré et démoralisé (dans tous les sens du terme), l'homme d'aujourd'hui, craignant l'opprobre d'un quelconque attachement, se réclame d'une lucidité post-historique.

Pourtant, comme le rappelle Benasayag, la lucidité — cette forme de conscience toujours en retard sur la connaissance historique — est elle-même un leurre emblématique du néolibéralisme. Plus qu'une simple disposition particulière — cette fausse objectivité servant de vernis épistémologique au relativisme ambiant (lui-même nécessaire, faut-il le rappeler, à l'idéologie consumériste) —, la lucidité révèle, à la surface des mots, cette attitude (post)moderne qui nous conduit à l'impuissance, c'est-à-dire à une vie désincarnée.

Ainsi avons-nous sous la main moins un manuel du parfait citoyen qu'une analyse ontologique de l'engagement — analyse qui n'est pas sans puiser ses racines dans les profondeurs d'une anthropopsychanalyse. En interrogeant notre mode d'être-au-monde plutôt que nos idéaux (toujours reconnus mais jamais assumés, selon un mécanisme d'inspiration «bourdivine»), l'auteur nous propose davantage un parcours tissé de projets — auquel la forme de l'abécédaire convient parfaitement — qu'un programme péremptoire. Contre une certaine conception anarchiste de la révolte, il ne s'agit pas ici de vouloir renverser toute autorité normative — le pragmatisme néolibéral n'ayant pu s'infiltrer aussi aisément dans les mœurs qu'en vertu de sa disparition progressive —, malencontreusement identifiée au panoptique et au dispositif

disciplinaire, mais bien d'articuler concrètement langage et pratique et de «retrouver les points de structuration de la vie qui permettent d'enjamber la norme utilitariste actuelle» (p. 198).

Se référant sans cesse à la tradition philosophique, notamment à Leibniz (lequel voit sa *Monadologie* traduite en termes psychanalytiques) et à Spinoza, mais aussi à des penseurs comme Deleuze ou Foucault (auquel il emprunte implicitement, outre ses analyses de la discipline et de la surveillance, sa conception d'un militantisme ancré dans le particulier, tremplin vers un universel concret), Benasayag nous conduit à réconcilier notre quotidienneté avec nos «valeurs» — moyen d'aller «au-delà de l'individu et de l'universel abstrait» (p. 12), d'enjamber ce simple agrégat utilitariste, conçu sous la houlette d'une vision contractuelle des liens qui unissent les hommes entre eux, afin d'atteindre ce commun, lieu d'un véritable déploiement de la multiplicité. Contre l'abstraction réconfortante (cet activisme de salon qui, à l'instar d'une pensée monacale, condamne souvent la philosophie à se retirer du monde), l'auteur nous incite à réfléchir sur notre être-en-devenir, cette particularité de la modernité éludée par cette propension à vivre notre existence au futur (antérieur).

S'engager signifie ainsi agir au quotidien (action restreinte) — agir voulant dire ici, paraphrasant Leibniz, «déployer quelque chose de son essence» (p. 16) —, sans perdre de vue cet universel concret : «L'essence même de l'engagement existentiel est de retrouver les conditions d'un retour à l'agir dans notre époque» (p. 82). Tout en se dépêtrant d'une relation de cause à effet qui, selon Benasayag, nous paralyse plus qu'elle ne nous rend responsables de nos actes (ce qui serait, en outre, un autre moyen de fuir notre devenir), il importe de *faire corps* avec la situation (particulière), d'assumer son être tout entier. L'engagement implique, à rebours de cette traditionnelle «sublimation du corps par l'esprit» (p. 89) — sublimation occidentale qui se manifeste encore aujourd'hui sous la forme d'une plasticité artificielle de la chair —, que nous nous mettons en jeu corporellement (ce qui entraîne, il est vrai, une certaine fatigue, ennemie reconnue du confort postmoderne...), que nous assumons concrètement un point de vue (sur le monde), et non une opinion (sur tout mais surtout sur rien), expression d'une pensée nomade, déracinée. Cette incarnation (cette concrétisation) de l'esprit n'est rien de moins que ce moyen de surmonter le nihilisme — cette prétention ingénue mais combien pernicieuse de vivre sans point de vue (selon les mots de Z. Laïdi) — et les dangers du virtuel (ce fantasme d'être connecté au monde sans y vivre) qui lui sont reliés.

Cette apologie du corps n'est évidemment pas nouvelle dans l'histoire de la pensée occidentale (que l'on songe au panthéisme de Spinoza, par exemple); elle apparaît néanmoins subversive à une époque qui, tout en célébrant le culte d'un matérialisme bon marché, se gargarise de vocables de plus en plus abstraits, extraits le plus souvent de la jactance administrative. Si, malencontreusement, Benasayag se contente parfois de définitions «contemporaines» — le politique, réduit à sa patine managériale (au lieu d'y voir le déploiement sensible d'une visibilité partagée) ou encore l'espoir, piégé dans une conception téléologique de l'Histoire peut-être aujourd'hui disparue (ce qui, sur ce point, rapproche l'auteur de Comte-Sponville) — le dessein de son abécédaire n'en est pas moins évident : reconquérir le monde en confrontant les mots avec le réel. Et c'est ici que la philosophie recoupe la poésie, en laquelle les mots retissent le langage pour «ressaisir» le monde, c'est-à-dire pour «rendre présent la substance, "l'aube profonde" de la pensée» (p. 110).

À l'inverse d'un certain académisme, Benasayag nous conduit ainsi, par le truchement d'une ontologie de l'engagement (au quotidien), à repenser la fonction créative de la philosophie. Si l'action peut quelquefois se passer de paroles, elle ne peut évidemment pas se passer d'un langage engagé dans le monde...

Hans Cova,
écrivain